

L'enfant à l'âme

L'article d'Eric Laurent, « Les traitements psychanalytiques des psychoses », publié dans le No 21 des Feuillettes du Courtil, modifie et éclaire les pratiques.

Les trois termes qu'on peut en extraire - conversation, traduction, nomination¹ - constituent les axes d'un abord renouvelé.

Le sujet psychotique est en effet désorienté, quant aux questions concernant son existence et son sexe, faute de la métaphore paternelle qui habille le rapport du sujet à la langue. Dénudé, le symbolique révèle alors son caractère parasitaire de jouissance envahissante.

En conversant avec lui, traduire c'est écopier ce qui inonde, introduire une nuance, un décalage, diffracter les significations. Proposer une traduction vise à délester, au moins pour un temps, le signifiant du poids de la jouissance impérative, à la faire déconsister, dégonfler. C'est passer de $S1 = J$, à $S1/J$ barré, dans la dimension du hors sens².

La nomination renvoie, elle, à la fonction particulière du nom propre telle qu'elle s'élabore chez Lacan depuis le *Séminaire I* avec le cas de Dick³, en passant par « Subversion » et sa référence à « la mer des noms propres »⁴, jusqu'à ce que développe Jacques-Alain Miller dans son « commentaire du Séminaire inexistant »⁵, et aussi aux trois variétés de nomination qu'il distingue à la fin du *Séminaire R.S.I.*

La nomination, donner des noms aux choses, n'est pas la communication, c'est proposer au sujet psychotique à l'occasion de conversations le quatrième élément susceptible de nouer de façon borroméenne réel, symbolique et imaginaire.

Notre titre emprunte à la série des « vrais noms propres »⁵ qu'énumère Jacques-Alain Miller - l'homme aux rats, l'homme aux loups, la femme aux hommes (Dora), le petit aux chevaux (Hans), l'homme au dieu (Schreber), à laquelle pourrait s'ajouter l'enfant au train (Dick) et donc peut-être l'enfant à l'âme pour Bob.

*
* *

Bob, douze ans, séjourne depuis cinq ans en internat dans un établissement pour handicapés moteurs, en raison des soins que nécessite la gravité de sa myopathie. Les conversations dont je vais rendre compte, s'y sont déroulées. Elles ont été tenues par les membres d'une équipe à laquelle je collabore sous forme de réunions cliniques selon

les principes de la « pratique à plusieurs », et qui satisfait à ce qu'Eric Laurent appelle « les conditions de la conversation »⁶.

C'est à la rentrée 2003 qu'on me parle pour la première fois de Bob. Il vient d'intégrer une classe où ont été rassemblés, au nom d'une ségrégation positive dont Lacan a promu le principe⁷, les élèves réputés les plus difficiles.

Depuis son admission, deux ans auparavant, ses acquisitions scolaires étaient inévaluables. Il ne répondait guère que par un chapelet d'insultes, refusait de laisser une trace et détruisait ce qu'il faisait dès lors que les pédagogues s'en disaient satisfaits. Intolérant à la moindre frustration, la fréquence de ses passages à l'acte agressifs et violents était telle qu'il avait passé la moitié de son temps dans le bureau de la directrice - plus précisément sous son bureau - où il trouvait refuge et se calmait.

Il fallait donc, selon l'adage de Véronique Mariage s'adapter et non pas tenter encore de l'adapter. La mise en œuvre d'un régime pauvre en demande si possible sous forme de choix, l'aménagement dans la classe d'une petite tente où il pouvait fuir les regards, une grande docilité à ses propres demandes, le remplacement des félicitations par des manifestations de surprise, dans un cadre où les adultes se présentaient comme soumis à un fonctionnement excluant le caprice, permettaient à Bob, en quelques mois, de rester plus longtemps en classe, et de démontrer par ses réponses que quoique apparemment inattentif, il « profitait » latéralement des apprentissages. Ses réactions violentes diminuaient en fréquence et en intensité.

L'hypothèse d'une structure psychotique, construite en réunion clinique, se voyait ainsi confirmée par l'efficacité de stratégies très concrètes qui lui épargnaient d'avoir à se défendre d'un Autre perçu comme jouisseur.

L'année suivante, il supporte mal un changement d'enseignante ce qui conduit l'équipe à un nouveau réaménagement de sa scolarité. Bob n'aura plus de maîtresse attirée, mais fréquentera différentes classes en fonction d'activité qu'il a choisi. Un emploi du temps « sur mesure » a été rédigé, et il peut en vérifier le bon déroulement. En cas de difficulté, il a la possibilité de s'extraire du groupe et de s'installer avec une monitrice, en fonction de « garde du corps », à un bureau qui lui est dédié dans le patio autour duquel sont disposées les classes.

Il tolère un peu mieux la discipline et joue un peu plus avec les autres enfants, réclame du travail, accepte de laisser des traces dans un cahier, progresse enfin très sensiblement dans sa manière de s'exprimer jusqu'à se corriger et s'excuser quand il dit des gros mots. Le rapport à autrui quoique fragile ne s'établit plus systématiquement sur le mode d'un tranchant « ou toi ou moi ».

L'an passé il a demandé à intégrer une classe comme ses autres camarades, manifestation probable d'un « effort de normalisation » qu'il s'impose à lui-même. Mais surtout, et vraisemblablement permis par le climat plus apaisé et conciliant de sa vie

quotidienne, incluant des échanges de parole qui ne se réduisent plus seulement à une volonté éducative, pédagogique ou de soins médicaux, une série de moments cliniques et de conversations conduisent à penser que Bob ne s'est pas exclu de cette partie à plusieurs et que les changements, remarqués et remarquables, de son comportement ne sont pas seulement la conséquence d'une modification de son environnement.

Au fil du temps des membres de l'équipe se sont mis à sa disposition pour l'accueillir quand ça ne va plus, ce qui permet de localiser ses débordements, de lui permettre d'en parler, de poursuivre un travail sur la langue, sur le mot. Car il est évident que pour lui le signifiant n'est pas «le meurtre de la Chose», mais la jouissance même.

Ainsi, à l'annonce du décès d'un camarade myopathe comme lui, Bob réagit en lui adressant des insultes qui bouleversent enfants et adultes présents. La signification de la mort ne le renvoie pas à l'absence ou la perte, à leur éventuelle plus ou moins difficile symbolisation qu'on appelle le travail de deuil, mais à une présence, celle d'une jouissance encore plus pressante et menaçante qui a pour cible son être.

Aussi, plutôt qu'à opposer voire imposer un silence de circonstance, les intervenants auprès de lui se sont prêtés à ses surprenantes et insistantes questions sur le devenir du mort : «Où il est ? Où il va aller ? S'il joue ? S'il est tout nu dans le cercueil ? Si le zizi tombe quand on est mort ?». En y répondant, c'est-à-dire en les prenant au sérieux sans les prendre à la lettre, et notamment par l'affirmation soutenue que la psychologie ordinaire pourrait juger inopportune, que «Quand on est mort, le corps pourrit dans la terre», cette signification s'est vidée petit à petit de sa charge, et il a pu assister avec calme et respect à la cérémonie commémorative organisée par l'institution.

Quelques jours après Bob demande cependant à vérifier le sort du cadavre enterré de la gerbille de la classe. Ne trouvant rien à l'endroit de la sépulture, il décide de transformer l'endroit en jardin, y plante des graines de potiron, et insiste pour que le lieu soit marqué d'un panneau sur lequel il fait écrire «Ne touchez à rien».

Plus tard, à l'occasion d'une classe de neige dans une ferme, les craquements inquiétants d'une armoire amènent un animateur à évoquer malencontreusement le fantôme de l'expropriétaire Madame Léonie. Cette parole réveille chez Bob la signification dangereuse de la mort et déclenche une intense agitation anxieuse qui ne trouve à s'apaiser qu'avec l'accomplissement réitéré tout au long du séjour d'un rituel de vérification de la fermeture réelle des portes de l'armoire de sa chambre, et l'élaboration par Bob de tout un scénario autour de l'armoire de Léonie qui est mis en scène lors d'un spectacle.

A l'issue de la représentation, Bob en vient à distinguer la fiction où sans doute des fantômes apprivoisés ont leur place, et sa réalité. Devant la vidéo du spectacle, le lendemain de la fête, il peut dire, ironique : «Il y a deux Bob. Celui de la télé, il est nul, et le vrai». Chez la psychomotricienne, il introduit ses jeux d'un nouveau et notable «on dirait que», mais il délimite souvent dans ce cadre des espaces fermés où il se cantonne

en vérifiant soigneusement leur étanchéité, et à l'extérieur desquels pullulent de dangereux monstres.

La nouvelle de la mort d'un autre camarade, également myopathe, avec lequel il s'était lié d'amitié, fait craindre à l'équipe de nouveaux débordements qui ne se produisent cependant pas. Aux toilettes alors qu'il interroge son éducatrice, au fait de ses préoccupations sur ce qui est arrivé à son ami, elle énonce que certains pensent que le corps reste dans le cercueil et que l'âme du défunt monte au ciel, qu'on ne peut la voir mais qu'on peut s'y adresser, par exemple lui faire un «coucou». Bob se saisit du mot l'âme, l'utilise à plusieurs reprises auprès d'autres membres de l'équipe et paraît s'en trouver tranquillisé.

A sa demande, il peut assister aux obsèques sans poser de problème. Le lendemain, toujours aux toilettes, il s'inquiète quand même auprès de la même personne de savoir si la maman de son camarade qui avait demandé à être incinéré, pouvait recoller la peau et le refaire, la réponse «Quand on est mort on ne peut pas revenir», a permis de réduire son angoisse.

Après le rassemblement à la mémoire de ce garçon dans l'établissement, on le voit pour la première fois jouer avec un groupe de jeunes pendant toute la durée de la récréation.

Nous émettons l'hypothèse que l'âme est peut-être le nom commun dont il est parvenu à faire un nom propre, «au moins pour un temps »⁸

Philippe Cullard

1 Eric Laurent. Les traitements psychanalytiques des psychoses. *Les feuillets du Courtil* No 21. Février 2003. p. 19

2 Yves Vandervecken, *Les feuillets du Courtil*. No 22. p. 15

3 Jacques Lacan. Ecrits techniques de Freud. *Séminaire I*. Ed. Seuil. Paris. 1975. p. 82 et p. 99

4 Jacques Lacan. Subversion du sujet et dialectique du désir. *Ecrits*. Seuil. 1966. p. 819

5 Jacques-Alain Miller. Commentaire du Séminaire inexistant. *Quarto* No 87. p. 819

6 Eric Laurent. La psychose ordinaire. Ed. Agalma. 1999. p. 324.

7 Jacques Lacan. La psychiatrie anglaise et la guerre. *Autres Ecrits*. Ed. Seuil. 2001

8 Eric Laurent. Les traitements psychanalytiques des psychoses. *Les feuillets du Courtil* No 21. Février 2003. p. 18